

S. III 1, 2
G. 159. 1, 2, 3
G. 130. 1, 3, 4

VIVRE, C'EST CHRIST

« *Pour moi, vivre c'est Christ.* »
(*Philippiens, I, 21.*)

Dans cette épître aux Philippiens que saint Paul captif adresse de Rome à la première église qu'il avait fondée en Occident; dans cette lettre incomparable où l'épanchement d'une parole émue nous permet de lire dans le cœur de l'apôtre et nous laisse voir sous un jour si doux ses rapports intimes avec le troupeau de Philippes, bien des mots peuvent être cités à cause de leur relief et de leur profondeur; mais il n'en est pas de plus saisissant et de plus beau, il n'en est pas qui dépeigne mieux d'un seul trait l'individualité chrétienne de saint Paul que cette expression de notre texte : « Christ

est ma vie, » et selon la traduction littérale : « Pour moi, vivre c'est Christ. »

Vivre, c'est Christ : glorieuse nouveauté de langage pour exprimer les glorieuses nouveautés de l'Évangile ! Pour saint Paul, qu'est-ce que vivre ? Est-ce respirer, se nourrir, se préoccuper de bien-être et de jouissance ? Est-ce penser, réfléchir, cultiver et développer son intelligence ? Est-ce poursuivre les richesses, les honneurs, affronter les orages de la vie publique ? Est-ce se renfermer dans le cercle affectueux de la vie de famille ?... Non, rien de tout cela. Pour saint Paul, vivre c'est... quoi donc ? La phrase ne suit plus son cours naturel, elle se termine d'une façon brusque et imprévue. Nous attendions un verbe, c'est-à-dire (pardonnez-moi ce langage grammatical) un mot exprimant un état ou une action, quelque chose comme ceci : vivre c'est croire, vivre c'est aimer, vivre c'est agir. Nous nous sommes trompés : « Pour moi, vivre c'est Christ. » Au lieu d'un verbe, c'est un nom, ce nom que saint Paul prononçait jadis avec le frémissement de la haine et qu'il répète aujourd'hui avec l'enthousiasme de l'amour. « Pour moi, vivre c'est Christ. » Tant ce nom est tout pour l'apôtre, tant saint Paul est dominé et comme absorbé par

l'objet de sa foi, tant il y a pour ainsi dire trans-
fusion de Christ en Paul et de Paul en Christ, selon
cette autre parole non moins étonnante : « Ce n'est
plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi. »

Essayons de comprendre ce merveilleux langage :
demandons-nous comment Christ est la vie de
l'apôtre : montrons ensuite que cette vie supérieure
est la seule véritable, la seule digne de ce nom.
Complétons ainsi la pensée de saint Paul par celle
de saint Jean : « Qui a le Fils a la vie, qui n'a point
le Fils n'a point la vie. »

La vie est la grande réalité, mais aussi le grand
mystère. Nous n'avons pas la prétention de l'ana-
lyser ou de la définir : elle échappe à l'analyse, elle
déborde toute définition. Aussi n'est-ce pas par des
conceptions laborieuses, mais par des analogies
simples et pratiques que nous essaierons de nous
rendre compte de cette expression de saint Paul :
« pour moi, vivre c'est Christ. »

J'y trouve d'abord l'idée d'un intérêt dominant.
Quand un homme voue à un objet de tel ou tel
ordre ses pensées, ses affections, son activité, on
dit avec raison que cet objet c'est sa vie. — Voyez

ce savant courbé sur le phénomène qu'il observe : il suffit d'un trait « dans l'ample sein de la nature » tel que la structure d'une fleur, la marche d'un astre, le rôle d'un organe dans le corps humain, pour absorber sans jamais l'épuiser son attention laborieuse. — Voyez ce philosophe que tout ramène à ses grands problèmes et qui habite pour ainsi dire la région de l'idée pure. — Voyez ce poète ou cet artiste portant en lui-même comme un monde enchanté, aux couleurs brillantes et aux ravissantes harmonies, qui transfigure à ses yeux le monde réel. — Voyez cet homme mêlé aux affaires de son pays, ou volontairement consacré au service de quelque grande cause : cette cause à défendre, ce progrès à réaliser, cet obstacle à vaincre, voilà le grand intérêt qui occupe toutes ses pensées, voilà le travail de ses jours et plus d'une fois le rêve agité de ses nuits. — Enfin représentez-vous cette femme séparée de sa fille et remplissant le vide de l'absence par les épanchements intarissables d'une correspondance qui deviendra l'un des chefs-d'œuvre du grand siècle. C'est là que se trouvent ces mots d'une tendresse charmante et passionnée : « J'ai senti, dit-elle, cet éloignement de vingt lieues comme on sentirait un changement de climat. »

Apprenant que celle qui lui est si chère, souffre de la poitrine, « j'ai mal, écrit-elle, à la poitrine de ma fille. » A-t-elle quelque espoir de voir l'éloignement cesser, elle veut « précipiter dans cette espérance le reste de sa vie. »

Eh bien, mes frères, ce que la science est pour ce savant, ce que les lettres sont pour cet écrivain, ce qu'une affection exclusive est pour ce cœur passionné, ce que la cause qu'il défend est pour cet homme politique, Jésus-Christ l'est pour saint Paul. Connaître Jésus-Christ et le faire connaître, remplir le monde de son nom sacré, voilà désormais l'intérêt suprême qui domine tout son être et détermine le sens de sa vie.

Mais il y a unité dans la vie humaine, et ce qui nous tient le plus au cœur est aussi ce qui nous cause les plus vraies de nos jouissances. Quelle joie pour ce savant, non-seulement lorsqu'il fait une découverte, mais même lorsqu'il poursuit dans ses veilles prolongées cette solution qui semble fuir devant lui ! Quel transport chez cet écrivain et chez cet artiste, lorsque l'inspiration les visite et qu'ils sentent « déborder en eux l'urne de poésie ! » Quel tressaillement dans ce cœur maternel en recevant un message de celle qui est l'objet de sa tendresse

passionnée ! Cet homme d'État, ce champion d'une sainte cause, quelle joie supérieure il éprouve au moindre succès de ses efforts, au moindre progrès de l'idée qui lui est chère ! Que dis-je ? il se plaît, même sans récompense, aux combats qu'il livre pour elle ; il s'y plaît comme le guerrier au tumulte des batailles, ou comme le matelot aux colères de l'Océan. Telle, ou plutôt bien plus grande, bien plus profonde, la joie de saint Paul en Christ. Son cœur en est plein, son cœur en déborde, même au sein des fatigues et des luttes, même au milieu des larmes qui arrosent tout son ministère. Cette vérité trouvée, cette énigme résolue, ce pardon goûté, ce ciel espéré, ce péché dompté, cette communion avec celui en qui se réconcilie l'homme et Dieu, le ciel et la terre, le passé et l'avenir, — voilà pour saint Paul la source d'une joie « ineffable et glorieuse ». L'épître aux Philippiens est écrite dans une prison et pourtant elle respire une joie triomphante. N'essayez pas de ramener l'apôtre aux vulgaires satisfactions de ce monde, il ne veut, il ne peut être heureux que dans le Seigneur. L'aimer, lui obéir, voilà sa joie, voilà sa vie.

Lui obéir, avons-nous dit ! En effet, ce qui est l'intérêt, ce qui est la joie de notre vie en devient

nécessairement la loi. Cet homme passionné de science, d'art ou de littérature, quel travail, quelle discipline, quelle fatigue lui impose l'objet suprême auquel il s'est voué ; et il ne s'en plaint pas ! Ce défenseur d'une grande cause morale ou politique, comme il s'y adonne tout entier, comme il en accepte sans murmure les charges et les sacrifices ! N'en est-il pas ainsi pour nos affections ? On parle avec raison des liens de l'amour, des chaînes de la tendresse : liens heureux, chaînes aimées, mais qui nous font étroitement dépendre d'une volonté étrangère. Il en est ainsi pour saint Paul. Christ est sa loi, Christ est son maître. Sa vie est divinement simplifiée. Il ne se demande pas : qu'est-ce qui me plaît ? mais qu'est-ce qui plaît à celui auquel j'appartiens désormais ? Et sur cette voie d'obéissance, son premier comme son dernier mot sera le cri du chemin de Damas : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? »

Voilà quelques-uns des traits que renferme la maxime de saint Paul : « Pour moi, vivre c'est Christ. » Mais que sont tous ces traits ? Quelques aspects d'une grande réalité, quelques échappées sur un glorieux mystère. Qui dépeindra, dans la plénitude de sa richesse, l'individualité de l'apôtre

sacrée, à vous confier en ses promesses, à compter sur son appui pour le jour de l'épreuve et pour celui de la mort... Mais vos joies habituelles, vos joies les plus vraies, les plus sensibles, est-ce à lui que vous les demandez? Oui, vous lui avez dit à vos heures : « Maître, je te suivrai partout où tu iras ! » mais l'avez-vous fait ? et n'est-ce pas d'un autre maître que vous suivez les préceptes et que vous portez les chaînes?... Où est ce caractère décidé, absolu, souverain de notre vie chrétienne ? où est ce droit franchement accepté de Christ sur nos pensées, nos œuvres, nos affections les plus chères ? où est cette consécration sans réserve de nous-mêmes et de tout ce qui est à nous à celui qui nous veut tout entiers ? Que dis-je ! où est le désir de ces grandes réalités spirituelles ? où est leur notion ? où est la langue héroïque qui les exprimait?... Tout ne s'est-il pas affaibli, alangui, décoloré dans notre vie chrétienne?...

Il me semble voir un homme qui part de l'Orient, du pays de la lumière. Il s'éloigne, il s'éloigne... le voici dans notre pâle Occident. Il s'éloigne encore, jusqu'à ce qu'il s'arrête dans ces régions polaires où un soleil d'hiver se dérobe sous des nuages glacés et ne répand qu'une lumière diffuse

et sans chaleur sur un sol couvert de frimas.

Ah! retournons à l'Orient d'en haut! Visite-nous, « soleil de justice qui portes la santé dans tes rayons, » car sans toi nous ne vivons pas. « Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a point le Fils n'a point la vie. » C'est là, mes frères, ce qui nous reste à vous dire.

Il y a dans l'être humain divers degrés, divers ordres de vie : — la vie matérielle, qui se manifeste et s'entretient par la respiration de notre poitrine, le battement de notre cœur, la circulation de notre sang, le jeu régulier de nos organes, — la vie intellectuelle qui s'exprime par la pensée, la réflexion, le raisonnement, — la vie du cœur qui se traduit par le sentiment, l'affection, la joie ou la souffrance. — Mais ne savons-nous pas qu'il est encore un centre plus reculé, plus profond, plus intime et plus riche de la vie, c'est l'âme; et ne disons-nous pas en présence de telle haute inspiration, de telle résolution magnanime : cela est d'une belle. âme? Nous assignons donc à l'âme le premier rang dans les éléments de l'être humain.

Or cette âme, quel est l'objet le plus digne de

la remplir, n'est-ce pas Dieu ? N'est-ce pas par l'âme que nous saisissons et que nous possédons l'infini, l'immuable, Dieu ? Et si nous ne donnons pas à notre âme cet objet suprême pour lequel elle est faite, pouvons-nous dire qu'elle jouit de la vie véritable ? Nous sommes donc en droit d'affirmer que si le plus haut sommet de l'être humain c'est l'âme, la plus haute vie de l'âme c'est la vie en Dieu et pour Dieu. — Et maintenant cette vie en Dieu, n'est-ce pas Christ qui nous la donne ? C'est lui qui nous unit à Dieu. En lui Dieu se dévoile, Dieu se rapproche, Dieu descend jusqu'à nous : ce n'est plus une abstraction, une idée, mais une réalité vivante. En lui, Dieu fait plus encore, il se réconcilie avec nous ; l'obstacle du péché est levé, nous nous jetons dans les bras d'un Père et Il reprend sa place souveraine dans notre vie. Nous pouvons donc conclure que la vie véritable, c'est la vie de l'âme qui a retrouvé son Dieu par Jésus-Christ. Cela est si vrai que lorsque cette vie commence pour nous, l'Écriture appelle ce moment une nouvelle naissance, un passage de la mort à la vie. Vie normale et supérieure qui s'associe à tous les éléments de l'existence terrestre, mais pour les purifier et les transformer en les rendant à leur destination véritable.

Alors combien la vie humaine est grande, belle, féconde et véritablement vivante ! Essaierai-je de décrire dans les termes mêmes de l'Écriture, ses caractères incomparables ? Parlerai-je de ses saintes joies ? « Heureux est l'homme dont l'iniquité est ôtée et le péché couvert. Les commandements de Dieu sont droits, ils réjouissent le cœur et il y a un grand salaire à les observer. » Parlerai-je de sa sainte unité ? « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » Parlerai-je de sa sainte préoccupation ? « Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Parlerai-je de ses saintes espérances ? « Dieu nous a vivifiés ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ. » Parlerai-je de sa sainte mission ? « Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde. » Ah ! j'en appelle à votre conscience, n'est-ce pas la vie véritablement digne de ce nom ?

Comparez-la à tout ce qui n'est pas elle — je ne dis pas à cette vie charnelle dans laquelle, selon l'expression de Bossuet, tout est corps, tout est sens, tout est abruti et entièrement à terre, — je ne dis pas à cette vie mondaine à laquelle s'applique la

sentence du Sage : « Vanité des vanités et tout est vanité; » — je dis à ces vies correctes, honorables, utiles, mais auxquelles manque le souffle de Dieu; à cette existence laborieuse mais où l'on ne travaille « que pour l'aliment qui périt; » à celle-ci vouée aux travaux de l'intelligence mais fermée aux horizons célestes; à celle-là, riche peut-être des affections du cœur, mais où l'on n'aime que pour la terre. Ah! que toutes ces vies sont, à des degrés divers, appauvries, abaissées, découronnées... oui découronnées, comme le serait ce paysage où l'on verrait la colline, la vallée, l'arbre, le fleuve, mais auquel manquerait la voûte du ciel. Telle la vie humaine que n'éclaire pas, que ne couronne pas ce ciel vivant, Jésus-Christ. « Qui a le Fils, a la vie; qui n'a point le Fils, n'a point la vie. »

Et que sera-ce « quand la fin viendra? » Si nous avons senti le néant d'une vie qui n'est pas rattachée à Dieu par Jésus-Christ, si nous en avons senti le néant au milieu même des bruits de la terre, des jouissances mondaines, et des objets visibles qui peuvent en voiler l'imperfection et en gazer le vide, que sera-ce, je le répète, quand la fin viendra, la fin, c'est-à-dire le dépouillement suprême et comme

l'évanouissement soudain de tout ce qui n'est pas divin et éternel ! C'est ici l'infailible pierre de touche et je viens vous dire avec une conviction redoublée : la vie en Christ est la seule véritable, parce qu'elle est la seule qui triomphe de la mort.

On connaît cette définition célèbre : « la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort. » En d'autres termes, la vie est cette mystérieuse énergie qui conserve mon organisme, maintient en un faisceau les divers éléments de mon être, écarte et repousse les causes de ruine qui sans cesse la menacent — oui, les écarte, les repousse, c'est-à-dire les éloigne, les recule, mais ne peut les vaincre. Voyez cette place assiégée par un ennemi supérieur en nombre. L'armée qui l'occupe résistera pendant un temps donné, elle pourra, par des sorties courageuses, prolonger sa défense, mais elle doit infailliblement succomber, et un officier habile peut calculer les jours et les heures qui lui restent à vivre. La mort est cet ennemi qui investit la place forte de notre vie et trace autour d'elle ses parallèles de plus en plus rapprochées. Encore quelque temps et elle aura raison de nous et de tous les éléments périssables de notre vie terrestre.

Plaisirs si avidement recherchés, vanités aux-

quelles nous avons donné tant de pensées, richesses qui nous avez coûté tant d'efforts, un seul moment va vous séparer de nous ! Affections qui avez fait battre nos cœurs, la nuit du sépulcre va nous dérober vos chers et fragiles objets ! Activité, projets, entreprises, nobles préoccupations des affaires publiques, la mort va vous faire rentrer dans le néant ! Et vous, laborieux savoir qui avez fait pâlir notre front, ne vous dissiperez-vous pas comme un rêve à la clarté du jour ? Ne nous serez-vous pas enlevé « comme la toile grossièrement peinte que nous prenions pour le spectacle lui-même, comme le rideau qui nous cachait plus qu'il ne nous représentait les réalités véritables ? » ¹... Oh, mes frères, tout quitter, tout voir disparaître et s'en aller « pauvre, aveugle, misérable et nu » vers une région inconnue et désolée, est-ce bien là avoir vécu ? Non, nous avons besoin d'une vie qui non-seulement résiste pour un temps à la mort, mais qui triomphe de la mort elle-même. Si nous pouvions emporter, à travers la mort, notre vie toute entière ! Si nous pouvions doubler, avec notre vaisseau intact, ce terrible cap des Tempêtes et le transformer en cap de Bonne-Espérance ! Eh bien, nous le pouvons, mes frères,

en rattachent dès à présent à Dieu par Jésus-Christ tous les éléments de notre vie humaine, en faisant de nos pensées, de nos activités, de nos affections terrestres, des commencements de choses éternelles !

Grand apôtre dont Christ était la vie, qu'a-t-elle pu te ravir cette mort redoutable que l'Écriture appelle « un larron qui vient dans la nuit ? » Le beau ciel de l'Italie ou de la Grèce ? Mais pour te donner « les cieux des cieux ! » — La vie étroite de ce corps de mort ? Mais pour t'appeler aux joies de l'existence immortelle et aux gloires de la résurrection bienheureuse ! — Les amis de ton cœur dont tu te séparais avec larmes sur la plage de Milet ? Mais pour t'introduire dans la société des saints et des anges où ils viendront bientôt te rejoindre ! — Tes travaux apostoliques ? Mais pour te confier là-haut des activités nouvelles dans ces champs nouveaux du royaume des cieux, où tu retrouveras ton œuvre, semence douloureuse pour la terre, moisson réjouissante dans l'éternité ; où tu contempleras le fruit de tes luttes, de tes prières, de tes larmes, et jusqu'aux bénédictions que Dieu a fait jaillir de chaque ligne de tes épîtres immortelles !

Mes frères, faites descendre Christ dans votre vie, et avec Lui vous ne perdrez rien, mais vous empor-

terez tout à travers le naufrage de la mort : ces joies dont il était l'âme et que vous savourerez agrandies et inépuisables dans sa communion parfaite ; cette pensée qui cherchait partout le reflet de sa gloire, transformée en possession de la vérité éternelle ; ces aspirations et ces soifs de votre âme changées en rassasiements ineffables ; vos travaux et vos œuvres, parce que vous les aurez rattachés à l'œuvre de Dieu et à l'avancement de son règne ; vos affections, parce que aimant en Dieu et pour Dieu, vous les aurez faites immortelles. Vous retrouverez tout, vous dis-je, jusqu'à ces biens périssables devenus, par les sacrifices de la charité, d'impérissables richesses, selon cette parole inscrite sur la tombe d'un chrétien Écossais : « Ce que j'avais, je ne l'ai plus : ce que j'ai donné, je l'ai encore ! » O noble ambition, ô magnifique récompense !

Mes frères, j'ai prononcé dans tout ce discours le mot capital de la langue humaine : *Vivre !* Devant ce mot placez-en un autre : *Christ*, qui seul est son équivalent sublime. Dans cet infini qui s'appelle vivre, jetez cet autre infini qui s'appelle Christ et à la parole glorieuse de saint Paul : « Vivre, c'est Christ, » vous ajouterez cette conclusion non moins glorieuse : « Mourir, c'est un gain ! » Amen !